

les **inrockuptibles**

DU 10 DÉCEMBRE 2002 - N° 367

GUIDE CADEAUX

HOTTES inrockuptibles
D'OR 2002



CD, DVD, LIVRES, COFFRETS
101 CADEAUX

UN FILM DANS LA PEAU

Marina de Van, cinéaste à vif

THE ROOTS

la tribu hip-pop en pleine forme

JEUNES FILLES RICHES

photos baroques de Daniela Rossell

+ **GUIDE TÉLÉ/RADIO**

+ **GUIDE DES SORTIES**

BARTHES IS BACK

11 pages de mythologie

TOUS LES MERCREDIS 2,90 €

M 01154 - 367 - F : 2,90 €



La pilosité n'a pas attendu les mollahs pour être politique. > Par Philippe Roger

la moustache de José Bové

On l'a comparé à Zorro et aussi à Robin des Bois. Le *Times* l'a présenté comme "le nouvel Astérix", "le Gandhi français". Pour sa sortie de prison, *Libération* s'est surpassé : "Bové fatigué, mais Bové libéré." Auguste allusion à un autre mois d'août (1944) et à une autre libération (celle de Paris). Astérix, Gandhi, de Gaulle : qui dit mieux ? Et qui l'eût cru, avant José Bové, que le syndicalisme agricole pût avoir vocation mythologique ?

Pure création des médias, disent en chœur ses ennemis, ses anciens amis et les médias eux-mêmes. Car il est de bon ton, cette saison, de crier haro sur le Bové. Qui veut noyer son chien l'accuse d'être une image. Et côté image, José Bové nous a plutôt gâtés. On le décrit "grande gueule". Mais il a surtout une gueule tout court. Pas une gueule d'amour – encore qu'en combinaison style mécano, il fasse penser au Gabin de *La Bête humaine* –, ni la gueule d'empeigne des bateleurs d'extrême droite. Simplement une gueule dont on se dit qu'il ne la fermera pas facilement.

Au commencement, donc, était ce corps, que José Bové livre et dispute aux médias. Derrière son combat contre la mondialisation, il mène une autre lutte, plus sourde et secrète, contre sa propre

mythologisation. Petit producteur de ses propres signes, José Bové vit sous une menace familière : en perdre le contrôle au profit de la grande distribution sémiologique. A ce risque d'expropriation de soi-même, il répond par une surenchère dans l'incarnation. Etrange, inconfortable situation : il ne peut ni se dérober totalement au devenir-icône qui lui confère son impact politique, ni se résigner à livrer son corps aux embaumeurs mythologiques qui auront tôt fait d'en éviscérer tout ce qu'il a d'organiquement politique.

La moustache de Bové est le plus notoire de ses "signes particuliers". Elle suffit aux caricaturistes pour le faire reconnaître, selon le régime de la synecdoque (la partie pour le tout). Dans le registre épique, elle devient épithète de nature, sur le modèle : "Achille aux pieds légers". Car la saga de José Bové a déjà ses bardes et *Libération* nous apprend qu'un groupe nîmois a remanié en son honneur *Méditerranée* de Tino Rossi : "O ! José Bové, à la moustache ensoleillée..." Mais ce signe de reconnaissance fonctionne aussi, mythiquement, comme un signe d'appartenance. Moins au terroir, d'ailleurs, qu'à la gauche.

La pilosité n'a pas attendu les mollahs pour être politique. En France, dès la

Révolution, patriotes moustachus et braves à trois poils font la guerre aux mentons glabres des aristocrates et des calotins. Le Second Empire, en interdisant au corps enseignant les barbes trop hugoliennes, achève de hérissier le poil républicain. La moustache, il est vrai, a un pedigree plus ambigu : témoins Hitler et Pétain. Mais celle de Bové a l'innocence des origines. On nous le répète assez : elle est "à la gauloise". C'est d'ailleurs contestable. Empruntez à votre grand-mère son manuel d'école primaire et vous verrez que les bacchantes quadrangulaires de Vercingétorix sont autrement martiales. Celles de José Bové retombent en un mol arrondi qui redouble celui du visage et le fait ressembler à un morse mélancolique.

Cette moustache est avant tout syndicale, pacifiste et populaire : on pressent que cet Auvergnat préférera toujours le plateau du Larzac à celui de Gergovie. Elle est d'ailleurs doublement encadrée. En haut, par une autre pilosité qui lève toute ambiguïté politique : front dégarni, mèche en bataille, cheveux trop longs sur les oreilles – rien d'un crâne de droite. En bas, par l'accessoire décisif qui contrebalance cette anarchie capillaire post-soixante-huitarde et confirme la bonhomie du personnage : la pipe,



**LA MÉTAMORPHOSE DES ICÔNES
PAR OLIVIER BLANCKART**
Cet agitateur tout-terrain joue au sosie et incarne les mythologies d'hier (Sollers) et d'aujourd'hui (Bové). Entre travestissement et critique, identification et dénonciation.

serein appendice de la pensivité – c'est la thématique, si chère à l'imaginaire français, du "père tranquille", le jour, homme très ordinaire, mais la nuit, héroïque dirigeant d'un réseau résistant.

Barthes nous avait prévenus : le mythe, à gauche, n'est pas essentialiste. Autant la barbe de l'abbé Pierre s'érige en symbole intangible et suffisant du monachisme catholique, autant la moustache de José Bové frémit à tous les vents de l'histoire. (Et peut-être aussi de son histoire personnelle : car comment omettre dans son profil mythologique l'étrange conjoncture œdipienne qui fait de lui le clone sémantique d'un père nommé lui aussi José Bové et qui se trouve être l'un de ces spécialistes de la mutation génétique dont José Bové II saccage si volontiers les plates-bandes ?) Signe parmi d'autres signes, cette moustache ne révèle pas un être, mais désigne des traditions. La Gaule chevelue, sans doute, mais aussi la Gauche velue.

On ne se rebiffe pas impunément contre l'image. Ceux qui croient avoir fait Bové viennent de comprendre que ce père tranquille leur résistait : on peut donc lui prédire une certaine solitude. Au moins échappera-t-il ainsi à ce destin plus funeste : finir mythologiquement crucifié entre les deux larrons naguère épinglés par Roland Barthes, l'abbé Pierre à la barbe fleurie de trop de certitudes et Pierre Pujade, le tribun tautologique au front de taureau...

Philippe Roger est directeur de recherche au CNRS, il anime la revue Critique.

Est-ce parce que celui qui se donne anonymement aux autres est beau, que personne, ici, ne semble laid ? > Par Edouard Levé

aux "Chandelles", ce soir : la boîte échangiste

Les discothèques sont des lieux de séduction. On y va pour finir la nuit avec quelqu'un, mais il faut d'abord plaire et convaincre. Qu'ils proposent, acceptent ou refusent, les regards et les gestes sont violents : les hommes concourent. Triomphe des dragueurs.

Aux Chandelles, club échangiste, on vient en couple. Ni homme seul, ni femme seule. La logique du night-club est portée à son comble : plutôt que de finir la nuit avec une personne ailleurs, on fait l'amour sur place à plusieurs. Mais, à la différence d'une discothèque traditionnelle où l'on vient surtout pour prendre, aux Chandelles, on offre la personne avec laquelle on est venu à l'assemblée des inconnus. Connaissant la valeur du don que l'on fait, on n'abuse pas de ceux que l'on reçoit. L'honnêteté de ce contrat festif induit une paradoxale courtoisie des rapports où, dans une économie du don, plutôt que du profit, l'obscénité collective cède la place à une douceur civilisée.

L'endroit se compose d'un bar et d'une piste de danse, d'un seul tenant, séparés des back-rooms par un long couloir. D'un côté, l'élégante et belle clientèle boit, danse et se regarde. Lumières tournoyantes, musique. Une discothèque traditionnelle ? Dans le couloir, quelques personnes atten-

dent ou se frôlent, des regards se sollicitent. Discours du corps, parole absente. De l'autre côté, les corps nus s'accouplent, certains regardent. Le plus grand érotisme n'est pas dans ces sombres salles silencieuses où la seule musique est celle des gémissements, mais de l'autre côté, là où tout semble possible sans que rien n'ait encore été consommé. Autour de la piste de danse, les êtres et les choses se parent d'un singulier halo sexuel où se confondent lascive rêverie et possibilité de passage à l'acte.

Est-ce parce que celui qui se donne anonymement aux autres est beau, que personne, ici, ne semble laid ? Qu'importe : si, debout et habillé, on juge les apparences, allongé et nu dans une lumière tamisée, on ne regarde plus les visages, trop près, ni les corps, trop mêlés pour se distinguer. Démocratie des back-rooms : on aime anonymement, en devenant un détail d'une peinture *all over* dont chaque participant serait un autre *punctum*. Loin de la misère sexuelle fantasmée par ses détracteurs, au plus près d'un libertinage contemporain où l'égalité des sexes n'est pas une vaine expression.

Edouard Levé est artiste et écrivain.

Derniers livres parus : Œuvres (P.O.L.) et Angoisse (photos) (Phileas Fogg/Galerie Loevenbruck).